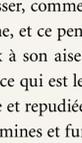


La Médée

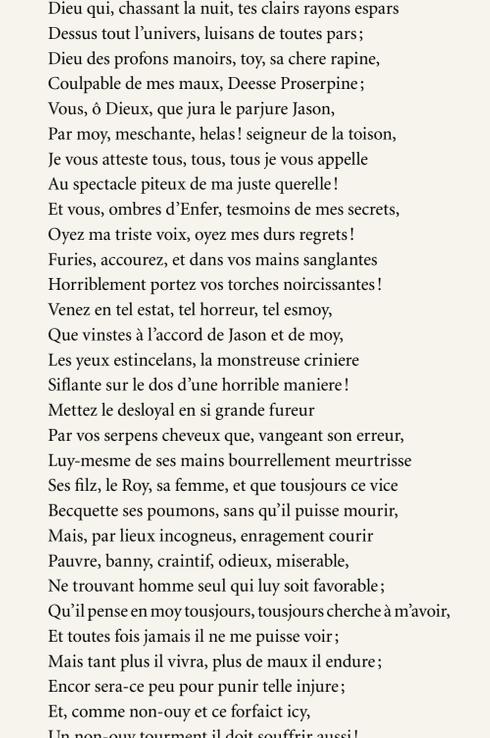
Tragédie en cinq actes



JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR

Argument

Medée, fille d'Acete, Roy de Colches, devient esperdument ravie en la beauté et gentillesse accorte de Jason, qui avecq' quelques autres jeunes hommes de la Grece avoit entrepris le voyage de la Toison d'or, tellement que, pour mettre à fin le dessein de son amour conceu, elle prindrent au dict Jason toute ayde et support, et les plus certains moyens par lesquels il falloit proceder à facilement recouvrer cette proye tant estimée que la toison d'or, gardée et de jour et de nuit par le dragon non dormant. Ce qu'ayant Jason bien entrepris et mieux executé, par l'art de ceste Medée, print la route en Grece accompagné d'icelle et de son petit frere nommé Absyrthe, lequel ne luy servit que d'objet à sa cruauté : car ainsi, comme son pere la poursuivoit, elle le desmembra piece à piece en espandant les morceaux parmy le chemin, afin qu'il s'amusast, esmeu de pitié paternelle, à les ramasser, comme ils flotoient sur le dos escumeux de la marine, et ce pendant qu'elle avecq' son train eschapoit mieux à son aise, finesse vraiment par trop cruelle ! Depuis (ce qui est le vray contenu de ceste tragedie), abandonnée et repudiée de son Jason, se print à faire de si estranges mines et furieuses menaces qu'elle donna occasion au Roy Creon, la fille duquel Jason avoit depuis espousée, de la bannir et chasser de son Royaume. Or, ayant perdu patience et indignée de desloger sans se voir aucunement vangée, fait tant avecq' le Roy qu'il luy octroye le delay d'un seul jour, afin qu'elle mist ordre et pourveust à son departement. Et, durant ce petit espace, elle charma par son art une bien riche et precieuse couronne, qu'elle avoit choisie entre ses joyaux les plus rares, pour la presenter à Glauque, faignant de ce faire en intention qu'elle traitast plus doucement et humainement ses enfans qu'elle laissoit à son départ en ce lieu. Mais, à peine les deux petits enfans s'estoient acquitez de leur devoir, que ceste miserable et pauvre nouvelle espouse s'en estant parée, aussi le palais, et le pere qui estoit accouru pour la secourir, commencerent et se prindrent à brusler. Ce que voyant Jason, il recourt aux armes et la poursuit, pensant la guerdonner de tous ses merites et la faire mourir. Mais tant s'en faut qu'il en vinst à bout, que se voyant en ce point poursuivie, apres avoir en sa presence cruellement mis à mort les deux enfans qu'elle avoit eus de luy, afin de luy laisser pour heritage un crevecoeur et ennuy continuél, bourreau de son ame, perdant femme, pere et enfans, elle se sauve parmy l'aer dans un chariot à aisles que le Soleil son ayeul lui avoit envoyé.



Joseph Mallord William Turner, *Vision de Médée*, 1828.

Acte Premier

MEDÉE

Dieux, qui avez le soin des loix de mariage,
Vous aussi qui bridez des vents esmeus la rage,
Et quand libres vous plaist les lascher sur la mer,
Faictes hideusement flots sur flots escumer ;
Dieu, vangeur des forfaits, qui roidement dessertes
Sur le chef des meschans tes esclatans tonnerres ;
Dieu qui, chassant la nuit, tes clairs rayons espars
Dessus tout l'univers, luisans de toutes pars ;
Dieu des profons manoirs, toy, sa chere rapine,
Coulpable de mes maux, Deesse Proserpine ;
Vous, ô Dieux, que jura le parjure Jason,
Par moy, meschante, hélas ! seigneur de la toison,
Je vous atteste tous, tous, je vous appelle
Au spectacle piteux de ma juste querelle !
Et vous, ombres d'Enfer, tesmoins de mes secrets,
Oyez ma triste voix, oyez mes durs regrets !
Furies, accourez, et dans vos mains sanglantes
Horriblement portez des torches noirissantes !
Venez en tel estat, tel horreur, tel esmoy,
Que vinstes à l'accord de Jason et de moy,
Les yeux estincelans, la monstreuse criere
Siflante sur le dos d'une horrible maniere !
Mettez le desloyal en si grande fureur
Par vos serpens cheveux que, vangeant son erreur,
Luy-mesme de ses mains bourrellement meurtrisse
Ses filz, le Roy, sa femme, et que tousjours ce vice
Beccquette ses poumons, sans qu'il puisse mourir,
Mais, par lieux incogneus, enragement courir
Pauvre, banny, craintif, odieux, miserable,
Ne trouvant homme seul qui luy soit favorable ;
Qu'il pense en moy tousjours, tousjours cherche à m'avoir,
Et toutes fois jamais il ne me puisse voir ;
Mais tant plus il vivra, plus de maux il endure ;
Encor sera-ce peu pour punir telle injure ;
Et, comme non-ouy et ce forfait icy,
Un non-gedie tourment il doit souffrir aussi !

LA NOURRICE

Mais que sert-il, ô chere nourriture,
De rechercher par tant de fois l'injure
Que vous a faict ce desloyal Jason ?
Mais que sert-il rafreschir l'achoisson,
Dure achoisson, qui tant d'ennuy vous porte,
Et hors de vous, Medée, vous transporte,
Seigneuriant brusquement vos esprits ?
Espris, hélas ! d'une fureur surpris,
Furieux qui a dans vostre fantaisie
Enraciné l'ardante jalousie
Qui tant vous poingt, qui cause la douleur,
Qui causera, apres douleur, malheur,
Après malheur, malheur encore pire,
Si n'apprenez à dissimuler l'ire
Qu'avez à droit contre ce desloyal.
Où est ce cœur, cœur constant, cœur royal,
Cœur tousjours un, cœur fort, cœur immuable,
Cœur que fortune, ou dure ou favorable,
N'a jusq'icy peu faire balancer ?
Voulez-vous doncq' maintenant commencer
De vous soumettre à fortune contraire
Et que la vertu vous est plus desolateur ?
Et que plustost ceste griesve douleur
Devriez tenir secrette en vostre cœur,
Dissimulant, la prendre en patience !
Du mal caché l'on peut prendre vengeance ;
Mais qui ne scait tenir ce dueil sanglots,
Ains le tesmoigne avecq' pleurs et sanglots,
Pour se vanger celuy n'a autres armes
Que pleurs, soupirs, regrets, ennuy et larmes.
Le mal venu, il le faut endurer
Bon venu, mal gré ; rien n'uy murmurer.
Mais, par avant qu'il vienne, l'homme sage
Peut par conseil devancer son dommage.

MEDÉE

Trop léger est le mal où conseil est receu :
Courroux tel que cestuy ne peut qu'il ne soit sceu.
Sus doncq', Medée, sus, je veux que tous le sachent !
Il est bien mal-aisé que les grans maux se cachent ;
Il est bien mal-aisé que les humaines loix
Empeschent le destin de la race des Roys.
Le sort fatal regist les Roys et leur emprise ;
Conseil n'a point de lieu où fortune maistrise.
Non, non, Nourrice, non ; ny conseil, ny raison,
Ne me scauroient vanger du parjure Jason.

LA NOURRICE

Mais veuillez doncq' un peu ceste fureur refraindre ;
L'ire d'un Roy, Medée, est grande à craindre.

MEDÉE

Mon pere estoit aussi hautain et puissant Roy,
Et son courroux pourtant n'a rien gagné sur moy.

LA NOURRICE

Souvent fortune aux hommes favorise
Pour renverser puis apres leur emprise.

MEDÉE

Qui se sent favory de fortune et des Cieus
Doit oser davantage, esperant tousjours mieux
Ceux qui osent beaucoup sont crains de la fortune ;
Mais les hommes couïars tousjours elle importune.

LA NOURRICE

Je ne voy point que puissiez esperer.

MEDÉE

Cil qui n'espere rien ne doit rien desperer.

LA NOURRICE

Qui ne despere rien follement tout hasarde.

MEDÉE

Advienne que pourra, un seul point je regarde ;
Je ne puis avoir mieux : c'est mon dernier recours,
C'est l'esperoir des vaincus n'attendre aucun secours.

LA NOURRICE

Ô mal-heureuse et mal-heureuse amante,
De qui le mal de jour en jour s'augmente !
Ô pauvre femme ! ô douleur ! ô pitié !
Ô faulce-foy ! ô ingratitude !
Ô cruauté ! ô rigueur rigoureuse !
Ô nourriciere amante mal-heureuse !
N'estoit-ce assez qu'il te fallut ranger
Dessous les loix de ce peuple estranger ?
N'estoit-ce assez que d'avoir asservie
Au vueil d'autruy ta miserable vie,
Abandonnant pere, parens, amis,
Pour demeurer entre tes ennemis ?
N'estoit-ce assez, ô fait trop inhumain !
D'avoir occis Absyrthe ton germain ?
D'avoir laissé ton pere Roy pour suivre
Un incogneu ? d'avoir mieux aymé vivre
Loin des tiens, pauvre, ô trop legere foy !
Qu'en ton païs avecq' un riche Roy ?
N'estoit-ce assez que tu fusses sujette
Au Roy Creon, fille du Roy Acete,
Sans que Jason, Jason remply d'injures,
Accreust encor le mal que tu endures ?
Sans que Jason, infidelle, menteur,
De tous ces maux seul moyen, seul aucteur,
Anonchalant ceste main pitoyable,
Qui tant luy fut au besoin favorable,
Te desdaignast ? et cruel, sans pitié,
Cruellement fit nouvelle amitié ?
N'ayant point craint, tant a lasche courage,
De violer les droits de mariage ;
N'ayant point craint d'oublier celle-là
De qui il tient le mieux de ce qu'il a ;
N'ayant point craint, ô inhumaine chouse !
D'abandonner ses filz et son espouse.
Ainsi, ainsi, miserable, celuy
Qui te devoit estimer plus que luy,
Qui de toy tien sa fortune et sa vie,
Est le premier qui a sur toy envie.
Ainsi tu est ja-ja preste à mourir
Par ce Jason qui te deust secourir.
Ainsi Jason, trop ingrat, te moleste,
Ainsi des biens un seul bien ne te reste.

MEDÉE

Je reste encor, Nourrice, et en moy tu peux voir
Assemblez tous les maux que le Ciel peut avoir,
Pour amir griesvement les enormes injures
Des amans faulce-fois et des maris parjures
Non, non, Nourrice, non, ne crains point qu'en danger
Tu me voyes tomber, sans m'en pouvoir vanger.
Voicy, voicy la main, main forte et vangeresse,
Main qui nous vangerà des Heroës de Grece.

LA NOURRICE

Baillez un peu à vostre esprit repos
Et delaissez ces menaçans propos.
N'irritez plus contre vous la fortune,
Ne soyez plus à vous-mesme importune ;
Rompez l'ennuy qui vous consume et ard,
Rompez le dueil, rompez le soin rongeward,
Rompez, Medée, et l'amitié et l'ire
Qui vostre cœur diversement martyre.

Oubliez tout ; oubliez et le Roy,
Et Glauque aussi, et Jason faulce-foy ;
Ayez, sans plus, de vous-mesme memoire,
Sans tant chercher sur vos haineux victoire ;
Ayez, sans plus, et la vie et l'honneur
De vos enfans empreinte en vostre cœur.

MEDÉE

Ny l'amour de mes filz, ny l'amour de ma vie,
Ne scauroient empescher ce de quoy j'ay envie.
Mais, que je puisse perdre et Jason et le Roy,
Peu de perte feroy perdant mes filz et moy.

LA NOURRICE

Je crain beaucoup, las ! que vostre langage
Vos ennemis n'agrisse d'avantage ;
Je crain beaucoup que ce vostre courroux
N'irrite encor la Grece contre vous,
Et que de vous vostre malheur ne sorte.
Mais j'ay ouy quelqu'un ouvrir la porte :
Face le Ciel que soit tel messenger
Qui vous et moy mette hors de danger !

LE MESSAGER

Le Roy Creon vous fait commandement
De desloger hors d'icy promptement,
Vous et vos filz, et qu'en ceste contrée
Vous ne soyez, huy passé, rencontrée.
Allez ailleurs pour demeure choisir,
Vuidez soudain, car tel est son plaisir.

LA NOURRICE

Est-ce le Roy qui la fuite commande ?
Ou si c'est Glauque ? ou Jason qui le mande,
Espoinçonné par nouvelles amours
De luy jouer, ingrat, ces lasches tours ?

LE MESSAGER

C'est le Roy mesme, il faut qu'elle obeisse.
Il cognoit trop Medée et sa malice ;
Il cognoit trop que de rien ne luy chaut,
Qu'elle est cruelle, et qu'elle a le cœur haut,
Qu'elle menace, et d'une fiere audace
Quelque malheur contre la Grece brasse.
Qu'ell' face doncq', quell' face sans tarder,
Ce qu'il a pleu au Roy lui commander.

MEDÉE

Soleil luisant, qui vois toutes choses humaines,
Et toy, soeur de Jupin, coupable de mes peines ;
Neptune, Dieu marin, et toy qui le premier
De voguer sur la mer fis Tiphe costumier ;
Toy, Hecate, aux trois noms, par les haineux hullée,
Quand l'horreur de la nuit à la terre voilée ;
Vous, Rages, qui mettez les meschans en esmoy ;
Et vous aussi les Dieux qui eustes soin de moy,
Je vous supplie tous, que mon dueil vous incite
A la juste pitié que mon malheur merite.
Si entre vous là haut se loge la pitié,
Si vous n'approuvez pas une ingratitude,
Si vous vangez le tort qu'on fait en mariage,
Si sur les faux amans vous dardez vostre orage,
Si des amans deceus vous avez quelque soin,
Tous et chacun de vous j'appelle pour tesmoin.
Oyez, oyez mes cris, Dieux, entendez mes plaintes,
Et ne permettez pas que vos loix soient enfraintes
Par ce traistre meschant, qui en son esprit faint
Que vous ne pouvez rien, et nul de vous ne craint ;
Mais, en despit de vous et de vostre justice,
Delaisant la vertu, s'abandonne à tout vice !

Vangez, vangez ce tort ! punissez ce meschef !
Dardez, ô Dieux ! dardez vos foudres sur son chef !

LA NOURRICE

Tant et tant plus que le mal-heureux songe
En son malheur, plus son malheur le ronge ;
Plus il se fasche, et moins se peut cacher
L'occasion qu'il a de se fascher :
Et par autant, ma chere nourriture,
Si j'ay jamais eu de vous quelque cure,
Si tout le temps qu'avecq' vous j'ay esté
Avez en moy trouvé fidelité,
Je vous supply', oubliez la tristesse
Qui vostre cœur ja trop malade blesse
Si griesvement, que je doute bien fort
Qu'elle ne soit cause de vostre mort.

MEDÉE

Mort ! las, je veux mourir ! la mort m'est agreable.
Ores la seule mort me seroit favorable.
Je veux, je veux mourir, j'ay trop long temps vescu,
Ô desloyal Jason ! quelle estoit mon offence ?
Qui ta peu esmouvoir à faire autre alliance ?
Qui t'a peu inciter à me laisser ainsi
En tourmens et ennuy, en peine et en soucy,
Pauvre, lasse, explorée ? ô que folles nous sommes
De croire de leger aux promesses des hommes !
Nulle d'oresnavant ne croye qu'en leur cœur,
Quoy qu'il jurent beaucoup, se trouve rien de seur !
Nulle d'oresnavant ne s'attende aux promesses
Des hommes desloyaux : elles sont menteresses !
S'ils ont quelque desir, pour en venir à bout
Ils jurent terre et Ciel, ils promettent beaucoup ;
Mais, tout incontinent qu'ils ont la chose aymée,
Leur promesse et leur foy s'en vont comme fumée.
Ô desloyal Jason ! où est ores la foy
Qu'en Colches me promis, quand me donnoy à toy ?
Où est l'amour constant, où est le mariage
Dont ta langue traistresse allechoit mon courage ?
Ô langidelle foy ! ô grand' desloyauté !
Ô infidelle menteresse ! ô dure cruauté !
Ô Jason trop ingrat ! ô maudit Hymenée !
Ô moy, sous le soleil la plus defortunée !
Mais, puisque de toy vient la cause des malheurs,
Je te feroy sentir douleurs dessus douleurs,
Employant le sçavoir qui t'a mis hors de peine
A te violenter et à t'estre inhumaine.
Autant que te fus douce en ferme loyauté,
Autant seroy cruelle en dure cruauté.

LE CHEUR

Trop hardy fut celuy
Qui, premier, sur la mer
Assura son appuy,
Et premier sceut ramer :
Plusieurs en ont depuis
Enduré maints ennuy.

L'homme a sus soy envie
Qui, jaloux de ses ans
Abandonne sa vie
A la merci des vents,
Et semble qu'il vueille chercher
A perdre ce qu'il a plus cher.

Ô combien l'homme ambitieux
Est à son mal ingenieux !
Combien l'avarice rongearde
Et l'insatiable desir,
Cruels bourreaux de tout plaisir,
A cent maux nos vies hasarde !

Ô que nos peres vieux
Vivoient heureusement
Quand, sans desirer mieux,
Avoient contentement,
Ne cognoissans encor
La richesse de l'or !

Ô que celuy est sage
Qui vit chez soy content,
Et l'estranger rivage
Cognoistre ne pretend !
Ô bien-heureux qui, en ses champs,
Passe ses vieux et jeunes ans !

Depuis l'invention des naux,
Un infiny nombre de maux
Est survenu au monde.
C'est à l'homme legereté
De penser trouver fermeté
Sur l'inconstant de l'onde.

Quand la navire prophete,
Qui des Grecs chargée estoit,
Après l'emprise parfaite,
Vers la Grece reflotoit,
Mesme Tiphe devint blesme,
Sur son luth Orphée mesme
Ne pouvoit mouvoir les doigts,
Quand la monstrueuse chienne,
Sur la mer Sicilienne,
Lascha ses hideux aboys.

Les filles d'Achelois,
Aux gorges nompareilles,
Avoient ja, par leurs voix,
Aleché les oreilles
Des princes estrangers,
Ja ja mis aux dangers
Sans le luth resonnant
D'Orphée mieux sonnans.

Quand les Cianées monts,
Comme toreaux furieux,
S'entrehurtoient fronts à fronts,
Haussant les eaux jusqu'aux Cieux,
Argon, la barque prophete,
De froyeur devint muette,
Et le filz d'Alcmene eust peur
Quand les humides campagnes
Ressembloient mille montaignes
Effroyement du plus seur.

Ains que de cirée toile
Tiphe, trop audacieux,
Eust fait porter mainte voile
Aux mats voisinans les Cieux,
Y réglant à son usage
Des vents forcenez la rage ;
Nul lors ne sçavoit nommer
Les vents soufflans sur la mer,
Nul aussi n'eust lors sceu dire,
Des clairs flambeaux de la nuit,
Lequel bon ou mauvais luit
A la vogante navire.

Encore les tourbillons,
Virevoulans pesle-mesle
Sur les humides sillons
Martelez de grosse gresle,
Et l'impetueux orage,
Tesmoin du futur naufrage,
Les cœurs effroyez n'avoient
De nos pere, qui, sans vice,
Vivoient exans d'avarice,
Contans de ce qu'ils avoient.

Mais ores la convoitise,
Qui nos cœurs ne laisse point,
Sur nostre poitrine agisse
Un esguillon qui la poingt ;
Mais ores une avarice,
Seule mere de tout vice,
Nous manie tellement,
Que nous laissons, tant fous sommes,
La terre laissée aux hommes
Pour chercher l'autre element.

Medée, trop heureuse
Et hors de tous regrets,
Si par mer fluctueuse
N'usse suivy les Grecs !

Encore plus heureuse
Si ton malheureux sort
Ne t'eust fait amoureuse
De l'auteur de ta mort !

Encor plus fortunée
Si, sans plus long sejour,
Tu fusses morte et née
En un et mesme jour !

ACTE II

LE GOUVERNEUR DES ENFANS

J'ay peur, je crain, je prevoy le danger
Où ceste femme, en se voulant vanger,
Se gettera. Hé, Dieux ! bons Dieux ! j'ay crainte
Qu'elle ne soit d'une fureur attainte.
Ô Dieux ! quels mots ! quels propos ! quel maintien !
Quels yeux flambans ! tout assouré je tien
Que, si son mal violent ne s'alente,
Veu ses regrets et sa fureur ardante,
Elle fera au Roy Creon sentir
Que d'un tort fait on se doit repentir.
Je la cognoy, je l'ay veüe marrie
Par plusieurs fois, je l'ay veüe en furie
Remurmurant ses vers ; mais maintenant
Elle a tracé je ne sçay quoy plus grand ;
Mais maintenant une rage felonque
Plus de devant ses esprits espoïnonne ;
Plus que devant, par ses cris furieux,
La miserable importune les Dieux.
Ombre n'y a ne rage eschevelée
Dans les enfers qui n'y soit apelée.
Le grand Serpent en nœux tortillonné,
Oyant ses vers, se taist, tout estonné ;
Puis, en siflant, sa triple langue tire,
Prest à vomir au gré d'elle son ire ;
Hecate y est, et tout ce que les Cieux
Et les enfers tiennent de furieux.
Brief, il n'y a venin dessus la terre
Que par son art diligemment ne serre,
Entremeslant tant effroyablement
Je ne sçay quel furieux hurlement,
Qu'il semble à voir que Corinthe perisse.
Dieux ! qu'est cecy ? je crain qu'ell' ne meurdresse
Ses propres filz ; je crain que ce tourment
Ne la maistrise, et furieusement
Arme ses mains d'une brutale audace
Contre le sang de sa plus proche race.
Qui eust pensé, bons Dieux, ce que je voy ?
Ha ! que je suis en grand et grand esmay
Pour ces enfans, et leur aage trop tendre
Ne peut encor son grand malheur entendre.
Que pleust aux Dieux (mais de ce qui est fait,
Bien peu nous vaut le contraire souhaict),
Bient aux grans Dieux que la Grecque noblesse
Ne fut jamais sortie de la Grece,
Et que Jason, ce faux Jason, fut mort
Premier qu'aller en Colches prendre port !
Pleust aux grans Dieux que ceste barque fée
Ne fut jamais en Colches arrivée,
Mais, s'abisant aux gouffres plus profonds,
N'eust point passé les Simplegades monts !
Jamais Medée, au fond du cœur blessée,
N'eust follement sa terre delaissée ;
Jamais, jamais elle n'eust de leger
Laiissé les siens pour suivre un estranger.
Son frere Absyrte et le vaillant Pelie,
Sans ses malheurs, eussent encore vie.
Et vous, enfans, enfans mon dur soucy,
Vous n'eussiez veu ce triste jour icy ;
Ou pour le moins quelque estoille meilleure
Vous eust veu naistre à quelque plus douce heure :
Car que vous sert, ainsi abandonnez,
Du noble sang des grans Roys estre nez ?
Au diamant et à la pierre dure
Celuy seroit semblable de nature
Qui de vous deux n'auroit compassion.
Que pleust aux Dieux que mon intention
Sortit effect ! vous porteriez couronne
Comme l'honneur de vostre sang l'ordonne.
Mais cestuy-là qui plus deust avoir soin
De vous ayder, vous desfault au besoin.

LE CHEUR

Ces pleurs, ces plaints, dont Medée dolente
Mouille ses yeux, sa poitrine tourmente,
D'où viennent-ils ? Est-ce point pour autant
Que son Jason ainsi la va quittant ?

Ô, si ses esprits
Elle avoit repris
Pour y penser bien,
Elle auroit appris
Que ses pleurs et cris
Ne servent de rien !

LE GOUVERNEUR

Non-seulement pour estre delaissée
De son Jason, Medée est offensée,
Mais, Dames, las ! mais, trop cruellement,
Le Roy Creon a fait commolement
Qu'ell' print ses filz, et delaiassast grand' erre
(Si mieux n'aymoit souffrir mort) ceste terre.
Voire ce Roy felon contre elle est tant despit
Qu'il ne luy veult laisser un heur de respit :
Ains veut que, tout soudain et sans aucune guide,
La pauvre abandonnée avecq' ses enfans vuide.

LE CHEUR

Las, hélas ! qu'un duel
Ne vient jamais seul !
Las ! que la fortune
De divers travaux,
De maux suyvens maux,
Tous nous importune !
Femme miserable,
Ton sort pitoyable
Me creve le cœur.
Ô amitié fainte !
Ô Roy de Corinthe !
Ô grande rigueur !

MEDÉE

Ô Terre ! ô Mer ! ô Ciel ! ô Foudres pleins d'encombres !
Ô Deesses ! ô Dieux ! ô infernales Ombres !
Ô Lune ! ô Jour ! ô Nuit ! ô Fantomes volans !
Ô Daimons ! ô Espris ! ô Chiens d'enfer hurlans !
Venez, courez, volez ; et, si avez puissance
De prendre d'un meschant execrable vengence,
Monstreze-la ceste fois ! arme toy, Jupiter,
Contre ce desloyal qui ne craint t'irriter !

LE GOUVERNEUR

Fuyons, enfans, je crain qu'en sa furie
Mesmes à vous elle fit fascherie.
Mais, ô mon Dieu ! quelle nouvelle ardeur
De plus en plus renforce sa fureur !

MEDÉE

Ciclopes courageux, horriblez vostre ouvrage,
Martelans d'ordre esgal un rougissant orage,
Poly d'esclairs brillans et de coins tous fendans !
Entremeslez parmi des tonnerres grondans !
Forgez des dards agus à la pointe estoiffé,
Comme ceux que Jupin foudroyoit sur Tifée !
Trempez-les au profond des Avernales eaux,
Et que les pennes soient de Stimpiales oiseaux,
Ou bien des chiens aislez, Harpies ravissantes
Le peché de Phinée horriblement vangeantes !
Et vous, Dieux des enfers, Ixion desliez
Et avecque Junon encor le r'aliez !
Laissez hausser les eaux à l'alteré Tantale
Et du fruit desiré permettez qu'il aalle !
Permettez que Sisiphe hausse sa pierre au mont
Sans que du haut encore elle retombe au fond !
Et ne permettez plus qu'en vain les Danaïdes
Dans le tonneau percé gettent les eaux humides !
Relaschez encor ceux qui, dedans vos enfers,
Les tourmens meritez sont jusqu'icy souffers !
Et, de tous ces tourmens, faites-en un terrible
Qui, seul, soit plus que tous cruel et plus horrible ;
Puis vueille Jupiter ce tourment envoyer
Sur Creon et Jason, pour leur juste loyer !
Mais c'est peu pour fournir à ma juste querelle ;
Je veux encor trouver vangeance plus cruelle.

LE CHEUR

De flamme allumée
Des vents animée,
Du trait descoché
Et du foudre vite,
Maint et mainte evite
Qu'il ne soit touché.

Et quand la riviere
Hors de ses bors, fiere,
Son cours libre a pris,
Le voisin s'absente
Pour de l'eau courante
N'estre point surpris.

Mais quand une femme,
Jalouse, s'enflamme
Contre son mari,
Sa fureur est pire
Que feu, qu'eau, que l'ire
De Juppin marri.

Medéz, insensée,
Couve en sa pensée
Dix mille sanglots :
Un feu la consume
Et, dedans, luy hume
L'humeur de ses os.

Comme la pretresse,
Que la fureur presse
Sous le devin Dieu,
Secoue la teste
En vain, et n'arreste

Jamais en un lieu :

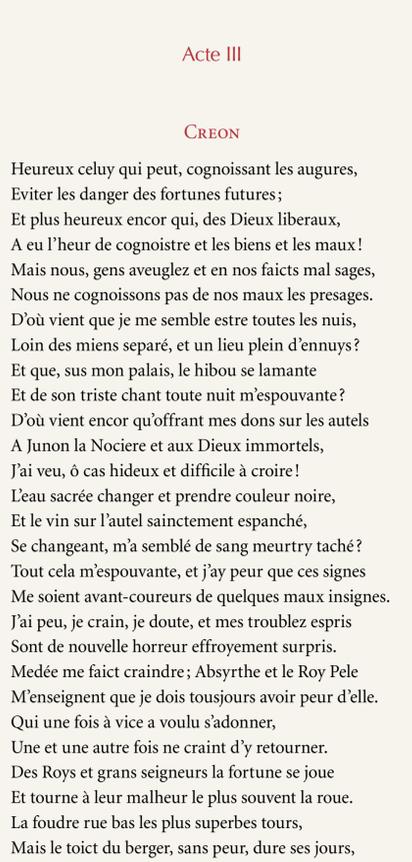
Avecq' telle mine,
Medée chemine
Et n'arreste point :
Ainsi la furie
Qui la seigneurie
Sa poitrine espoingt.

La mere felonne,
Toutes fois sœur bonne,
Revangeant la mort
Des siens, pleine d'ire,
Ose bien occire
Meleagre à tort ;

Mainte mere encore
Souffre qu'on devore
Ses filz, sans mercy ;
Nulle, en son courage,
N'a eu telle rage
Comme ceste-cy.

Sa face ternie,
Son pas de furie,
M'espouvantent fort :
Semblable destresse
A grand' peine cesse
Sans suite de mort.

Deitez clamées,
Qui nos destinées
Tenez en vos mains,
De ces folles rages
Faictes les presages
Devenir tous vains !



Eugène Delacroix, *La Fureur de Médée*, 1862

Acte III

CREON

Heureux celui qui peut, cognossant les augures,
Eviter les danger des fortunes futures ;
Et plus heureux encor qui, des Dieux liberaux,
A eu l'heur de cognostre et les biens et les maux !
Mais nous, gens aveuglez et en nos faits mal sages,
Nous ne cognossions pas de nos maux les presages.
D'où vient que je me semble estre toutes les nuits,
Loin des miens separé, et un lieu plein d'ennuis ?
Et que, sus mon palais, le hibou se lamante
Et de son triste chant toute nuit m'espouvante ?
D'où vient encor qu'offrant mes dons sur les autels
A Junon la Nociere et aux Dieux immortels,
J'ai veu, ô cas hideux et difficile à croire !
L'eau sacrée changer et prendre couleur noire,
Et le vin sur l'autel saintement espanché,
Se changeant, m'a semblé de sang meurtry taché ?
Tout cela m'espouvante, et j'ay peur que ces signes
Me soient avant-coureurs de quelques maux insignes.
J'ai peu, je crain, je doute, et mes troublez esprits
Sont de nouvelle horreur effroyement surpris.
Medée me fait craindre ; Absyrthe et le Roy Pele
M'enseignent que je dois toujours avoir peur d'elle.
Qui une fois à vice a voulu s'adonner,
Une et une autre fois ne craint d'y retourner.
Des Roys et grans seigneurs la fortune se joue
Et tourne à leur malheur le fortune se joue.
La foudre rue bas les plus superbes tours,
Mais le toict du berger, sans peur, dure ses jours,
Si mes voisins vouloient contre moy faire guerre,
J'en serois adverty et deffendrois ma terre ;
Mais ceste furieuse a moyen de vanger
Ce qui lui semble bon, ains qu'on peut le songer.
J'avois deliberé, pour oster toute crainte,
De la faire mourir, sans la juste complainte
Que m'en a fait Jason. Or', je luy ay mandé,
Et de pouvoir royal encor commandé,
Que prenant ses deux filz elle voidast grand' erre,
Delivrant de danger moy, les miens et ma terre.
Toutes fois, comme on dit, son cœur est endurcy
Contre mon mandement : encore elle est icy.
J'ay crainte que sur nous quelque malheur ne brasse,
Car on m'a rapporté que sa fureur menasse
Moy, ma fille, et Jason, appellant les esprits
Du Ciel et des enfers par d'effroyables cris.
Par quoy j'ay devoyé luy commoyant qu'ell' vienne
Soudain par devers moy, de peur qu'il ne survienne
Sur nous quelque meschef. Je jure par les Dieux
Qu'avant qu'il soit demain ell' vuidera ces lieux.
Mais la voycy venir grommellant sa furie,
Qui ne brasse rien moins que meurtre et tuerie.
Horrible, forcenée, ennemie des Cieux,
Furieuse Medée, et fureur des haus Dieux,
T'ay-je pas commandé, soudain sans suite
Fors de tes deux enfans, que dans une fuite ?
Es-tu encore icy ? ne fais-tu cas de moy ?
Desdaignes-tu ainsi le mandement d'un Roy ?
Je jure par le Ciel de n'aller autre voye
Qu'en miserable exil premier je ne t'envoye.

MEDÉE

Qu'ay-je commis, Creon ? En quoy ay-je forfaict ?
Quel horrible peché, quel enorme meffaict
Me condamne à fuir ?

CREON

Ô la femme innocente !
On luy fera grant tort, s'il faut qu'elle s'absente !
C'est trop peu de fuir un estouffant noyer,
Un brusler en seroit le merité loyer.
Ores de ton partir justes raisons demandes ?

MEDÉE

Si du pouvoir royal ainsi tu le commandes,
C'est à moy, Roy Creon, à tes dits obeyr :
Mais, si avant juger il te plaisoit m'ouyr,
Puis equitalement me rendre mon merite,
Comme tout equité à ce faire t'invite,
Quoy que lors m'en avint, ce seroit justement.

CREON

Soit droit, soit tort, il faut que mon commandement
Soit fait, c'est trop parlé, soudain qu'on se despesche,
Et que d'oresnavant jamais on ne m'en presche.

MEDÉE

Regne sans equité n'est pas long temps durable.

CREON

On ne peut aux meschans n'estre point equitable.

MEDÉE

Meschanceté jamais ne logea dans mon cœur.

CREON

Pelie le sceut bien, esprouvant ta douceur.

MEDÉE

Par moy Pelie est mort, mais Jason est coupable :
Celuy fait le peché qui le sent profitable.
Mais dy-moy, ô Creon, me vint-il jamais gain
De tant d'actes cruels que j'ay faicts de ma main,
Sinon que j'ay tousjours, ô folle pretendue,
Voulu gagner celuy par qui je suis perdue ?

CREON

Tes mots emmiellez n'auront pas le credit
De faire que, par eux, je revoke mon dit.
Je te commande encor que tu te mettes en voye,
Et que dans mon país jamais on ne te voye.

MEDÉE

Tu m'es tenu, Creon, et pour juste loyer,
Hors d'icy, sans secours, tu me veux envoyer.
Rens-moy mon conducteur, encor qu'il me desdaigne ;
Qui m'a conduite icy au retour m'accompagne !

CREON

Je te suis doncq' tenu ? Mais viens ça doncq', dy-moy,
Medée, en quel moyen suis-je tenu à toy ?

MEDÉE

Tous les Heroës Grecs que la ionuy dorée,
De tant d'hommes hardis à l'enjoy desirée,
Fit mettre sur la mer, ne fussent retournez,
Sans mon secours, au lieu auquel ils estoient nez.
Ores, par mon moyen, la fleur de la noblesse
Et la race des Dieux triomphe dans la Grece
Ny les freres jumaux, ny Lince cler-voyant,
Ny celuy qui vangea Phinée larmoyant,
Ny celuy qui du son de sa jassade lire
Les touffues forests et les pierres attire,
Ny tous les Miniens, sans avoir mon support,
Ne fussent revenus en Grece prendre port.
Je me tay de Jason, car toute l'autre bande
Comme vostre prenez, cestuy seul je demande.
Voy maintenant, Creon, en quoy j'ay pecher
Et ne l'ay pas voulu ; or' me viens reprocher
Tout ce que tu voudras : un seul ppoint je confesse,
C'est que, par moy, Argon est refflotée en Grece.

CREON

Ny vertu, ny honneur, te fit les secourir,
Mais l'impudiq' amour qui te faisoit mourir.

MEDÉE

Fain que je n'eusse point aymé Jason : la Grece
N'eust jamais recouvré sa plus grande noblesse ;
Mesme, sans mon amour, ce tien genre nouveau
Eust esté devoré du pied d'aërain toireau.
Advienne que pourra, je ne suis point marrie
Que de moy telle gent ayt esté favorie.
Voy la force d'amour, voy le bien que j'ay fait,
Et compare les deux avecque mon forfaict ;
Et, contrebalançant le bien avecq' le vice,
Fay-moy, à tout le moins, equitable justice.
Je ne veux pas nier qu'il n'y ayt faute en moy,
Je ne veux point aussi m'excuser devant toy ;
Seulement je te veux prier, par la fortune
Qui n'est pas moins aux Roys qu'aux plus petis commune,
Puis que de ce lieu-cy il me faut estranger,
Que tu m'ottroye ailleurs un lieu pour me loger.
Ce n'est pas grand' faveur, Roy, je ne te demande
Ou palais, ou chasteau, ou quelque ville grande,
Cela ne veux-je point ; seulement donne-moy
En ta terre, à ton choix, une place à requoy.

CREON

Bien que je soye Roy, pourtant le miserable
Ne me trouva jamais autre que pitoyable :
Jason en est tesmoin, et maint autre affligé,
Que j'ay en ses malheurs maintes fois soulagé,
Quand son mal ne venoit d'une achoison meschante,
Mais des effects douteux de fortune inconstante.
Mais toy, qui de poisons et de meurtrier peché
As ja la plus grand' part de la Grece taché,
Qui tes meurtrieres mains et ta brutale audace
As impiteusement employé sur ta race,
Va, va chercher pitié, va chercher autres lieux,
Et là de tes beaux arts importune les Dieux.

MEDÉE

Où iroy-je, Creon, sans aucune conduite,
Pauvre, seule, explorée ? où prendroy-je la fuite ?
Bons Dieux ! qui eust pensé qu'une fille de Roy
Peut quelques fois tomber en un tel desarray ?
Ô riche toison d'or, du dragon mal gardée !
Ô Fortune ! ô Amour ! ô Jason ! ô Medée !
Ô Junon ! ô Hymen ! ô promesses ! ô foy !

CREON

C'est trop parlé, qu'on vuide.

MEDÉE

Au moins ottroye moy
Que mes filz innocens vivent avecq' leur pere.
Le filz ne doit souffrir pour le mal de la mere.

CREON

Va, je les retiendroy.

MEDÉE

Ô Roy plein de pitié,
Encor je te supply', par la mesme amitié
De ta fille et Jason, qu'un seul jour tu m'ottroye
Pour pouvoir à mon faict, ains que me mettre en voye.
Ainsi puisses-tu voir prosperer tes amis
Et tout malheur tomber dessus tes ennemis !

CREON

Pour brasser quelque mal tu quiers cest avantage.

MEDÉE

Pour faire quelque mal faut du temps davantage.

CREON

Qui pretend faire mal n'a jamais peu de temps.
Toutes fois, pour ce jour, fay ce que tu pretend ;
Mais premier que demain la matinale Aurore
De jaune rougissant le ciel bleu recolore,
Va-t'en, et de danger delivre ceste place :
Je le dy, je le veux, et me plaist qu'on le face.

MEDÉE

Doncques je m'en iroy ? doncq' vivra sans danger
Ce desloyal Jason ? doncques sans me vanger
Je m'en iroy ainsy ? et Glauque glorieuse
Prendra heur de celuy qui me faict mal-heureuse ?
Non, je m'en vangeroy ; je feroy que la Grece
Cognostra combien peut Medée vangeresse.
Eussé-je bien prié ce tiran inhumain,
Eussé-je bien voulu le toucher main à main,
N'eust esté sous espoir d'avoir loisible espace
De me vanger de luy et de toute sa race ?
Sus doncq', Medée, sus, repren tous tes esprits,
Pratique maintenant ce que tu as appris,
Recherche les secrets de la sainte science
Dont tu as maintes fois fait mainte experience ;
Fay que de ton malheur et ton triste fuir
Nul de tes ennemis se puisse resjouir.
N'as-tu pas autres fois arresté la carriere
Des fleuves ondoyans ? n'as-tu pas en arriere
Destourné maintes fois tous les celestes cours ?
N'as-tu sauvé Jason par ton magiq' secours,
Charmant les yeux veillans par ton remasché carme
Et charmant contre soy le Terre-né gendarme ?
N'as-tu pas maintes fois par tes vers murmurez
Tiré des monuments les esprits conjurez ?
C'est trop peu que cela ; ce sont faicts de pucelle :
Tu ne sçavois pour lors que c'est d'aître cruelle.
Hausse-toy maintenant, horrible ta fureur ;
Tes faicts fâcent aux Dieux et aux hommes horreur !

LE CHEUR

Tousjours le vent tempestant
Sur la mer Ægée
Ne va l'onde tourmentant
De rage enragée,

Et de l'eau fiere l'effort
Qui tanse sa rive
N'empesche tousjours qu'au port
La barque n'arrive.

Mais la tranquillité suit
En son rang l'orage,
Et tousjours sur mer ne bruit
La venteuse rage.
Le jour chassé de la nuit
Faict place à la lune,
Puis encor le soleil luit
Chassant la nuit brune.

Sous le ciel les choses sont
Toutes inconstantes,
Et par rang vont et revont
Leur ordre changeantes.

Mais, Medée, ta rigueur
Constante demeure,
Et prend nouvelle vigueur
Croissant d'heure en heure.

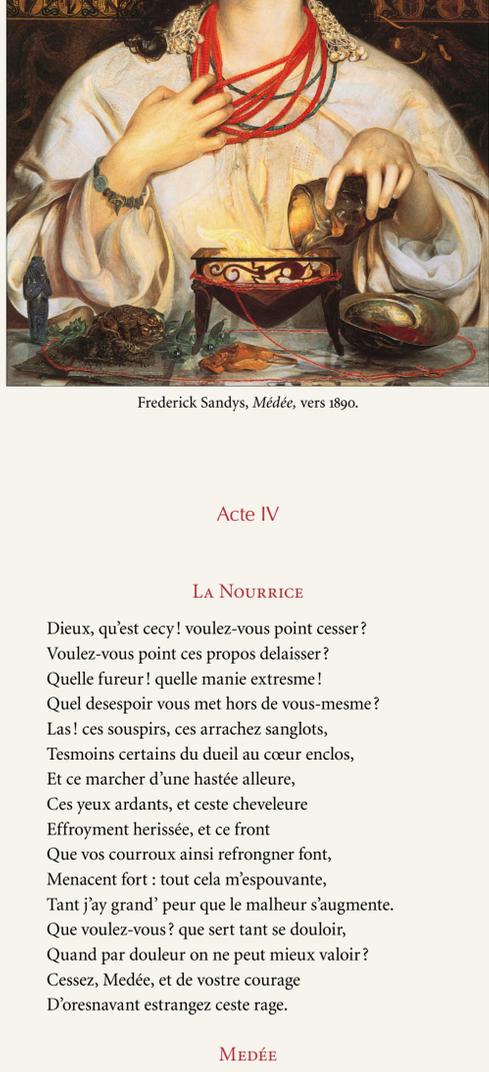
Comme femme insensée,
De corps ny de pensée
Elle ne prend repos ;
Forcenée de rage,

Soy-mesme ell' s'acourage
Par ses mal-sains propos.

Ô que je crain que la furie,

Ains qu'elle soit d'icy partie,
Au Roy Creon face sentir,
Et à sa fille et à son gendre,

De leur outrageux entreprendre
Un miserable repentir!



Frederick Sandys, *Medée*, vers 1890.

Acte IV

LA NOURRICE

Dieux, qu'est cecy! voulez-vous point cesser?
Voulez-vous point ces propos delaisser?
Quelle fureur! quelle manie extresme!
Quel desespoir vous met hors de vous-mesme?
Las! ces souspirs, ces arrachez sanglots,
Temoins certains du dueil au cœur enclos,
Et ce marcher d'une hastée alleure,
Ces yeux ardants, et ceste cheveleure
Effroyment herissée, et ce front
Que vos courroux ainsi reffrongner font,
Menacent fort: tout cela m'espouvante,
Maint j'ay grand' peur que le malheur s'augmente.
Que voulez-vous? que sert tant se douloir,
Quand par douleur on ne peut mieux valoir?
Cessez, Medée, et de vostre courage
D'oresnavant estrangez ceste rage.

MEDÉE

Cesser, chere Nourrice? avant les luisans jours
Deviendront noires nuis, et les celestes cours
On verra se changer; avant des eaux la course
On verra roidement retourner vers sa source;
Avant la Mer sera sans pouissoirs et sans eaux,
Et ne souffrira plus le voguer des bateaux;
Avant le feu et l'eau ne seront plus contraires;
Avant les vrais amis deviendront adversaires;
Avant tout l'univers son ordre changera,
Et ce qui est possible impossible sera.

Que j'oublie le tort et la cruelle injure
De Creon, Roy cruel, et de Jason parjure!
Quel Scylle, quel Carybde, et que gouffre profond
Engloutissant les eaux qui bouillonnent en rond,
Et quel Ætne bruslant, pourroient devorer l'ire
Qui de mes ennemis la vangeance desire?
Le roide cours des eaux, ny le feu allumé,
Quand par le soufflement des vents est animé,
Ny le temps devorant, qui à soy tout attire,
Ne me pourroient oster la rage qui m'empire.

Bref, je me veux vanger; je veux ruyner tout:
Je veux que mon sçavoir soit cogneu à ce coup.
Et ne puis plus celer le mal qui m'espouvanne,
Et l'eschauffé courroux qui dans mon cœur bouillonne.

LA NOURRICE

Or gardez bien qu'en vous voulant vanger
Ne vous mettiez vous-mesmes en danger.
Mais voy-je pas Jason?

MEDÉE

C'est luy, chere Nourrice,
Le traistre vient vers nous pour farder sa malice.
Que cherches-tu, Jason? viens-tu icy pour voir
Celle que par ta faute on met au desespoir?

JASON

Medée, ton courroux et ton hautain courage
Ne t'ont pas seulement icy porté dommage,
Mais maintes fois ailleurs: je ne le dy pour moy,
Qui ne te puis hayr; je le dy pour le Roy,
Que tes propos cruels ont irrité, en sorte
Que, sans l'amour de moy, tu fusses desja morte.
Doncq', si tu as du mal, tu l'as bien merité:
Follement du sujet est son Prince irrité.

MEDÉE

Ô meschant desloyal! cœur rempli de faintise!
Est-ce la loyauté que tu m'avois promise?
As-tu bien eu le cœur, parjure, de laisser
Celle par qui tu vis? as-tu osé penser
Un si lasche forfait? as-tu eu le courage
De violer les droits du sacré mariage?
Sont-ce les propos fains qu'en Colches me tenois
Quand, mal-heureuse, las! le moyen t'apprenois
D'aquerir la toison, ayant trop mieux te suivre
Qu'avecque mes parens honorablement vivre?

JASON

Ne me reproche plus les biens que tu m'as faits,
Si tu ne veux ouyr raconter tes forfaits.

MEDÉE

Ha, meschant! les forfaits me rendent miserable,
Mais tu en es aussi et plus que moy coupable.
Je les ay faits pour toy; tu en as le plaisir,
Et j'en ay le reproche, et j'en ay desplaisir.
Bien doy-je detester la funebre lumiere
Qui à mes tristes yeux te monstra la premiere.

JASON

Medée, il n'est pas temps de parler longuement,
Mais il te faut pourvoir à ton departement.

MEDÉE

De mon departement point ne faut que te chaille,
J'y pourvoiroy assez avant que je m'en aille.

JASON

Encore je te pri', Medée, de laisser
Ce courroux et ce deuil, et à ton fait penser.

MEDÉE

Mais pense à toy, Jason, et encore te souviene
Du dragon non dormant, et gards devant la riche laine;
Pense encore, Jason, et mets devant tes yeux
Du toreaux pied-d'ærain le regard furieux,
Et fay que dans ton cœur encore soit empreinte,
Ainsi qu'elle fut lors, la froyeur et la crainte
Qui saisit tes esprits, quand des sillons semez
Nasquirent promptement mille freres armez,
Lesquels, incontinant estre partis de terre,
Firent, par mon moyen, l'un contre l'autre guerre;
Et pense encore au gain de la riche toison
Que par moy tu conquis; et pense encore, Jason,
A la cruelle mort d'Absyrte, et encor pense
Au Roy, qui, sous espoir de t'entrer en jouvence,
Fut miserablement par ses filles recuit.
Pense encore à beaucoup auxquels mon art a nuit,
Pour toy tant seulement. Ores pour recompense,
Tu as, me desdaignant, fait nouvelle alliance.
Ores je m'en iroy: car, pour m'infortuner,
Ce n'est assez de toy me voir abandonner,
Il faut pour m'achever qu'encore sans conduite,
O miserable moy! d'icy je prenne fuite.

JASON

Puis qu'ainsi plaist au Roy, il le faut vrayement.
J'en suis marry; mais quoy! ce n'est injustement;
Tu l'as bien merité. C'est par ton grande audace
De menacer ainsi et le Roy et sa race:
Dy-moy tant seulement de quoy auras besoin,
Afin que d'en fournir ores je prenne soin.

MEDÉE

Je ne veux rien qu'un point.
Sans plus, fay que je donne
A ta nouvelle espouse une riche couronne,
Qui jadis du Soleil le chef doré orna,
Puis à son aimé filz mon pere la donna:
Afin que desormais de moy il luy souviene,
Et nos pauvres enfans comme il liens elle tienne.

JASON

Cela me plaist tres-bien, et à ce j'aperçoy
Que ton courroux s'appaise: or sçache que le Roy
Le trouvera fort bon. Si tu m'en fasses, Medée,
Fay que par nos enfans elle soit présentée.

MEDÉE (seule)

Or ay-je le moyen de me vanger du tort
Que l'on m'a fait; or puis-je ensemble mettre à mort
Le Roy et Glauque aussi; quant est de mon parent,
L'heure assez tost viendra que sa peine il endure.
Mais pour son beau parti, j'enclorroy dedans l'or
Du sang de Nesse mesme, et enclorroy encor
Au dedans du present, de la bruslante aleine
Du toreaux soufle-feu, que j'arrachoy à Jason
De son gosier ardent, quand ce traistre Jason
Eust, par mon art, conquis la colchique toison.
Puis par mon art magiq' (qui, si oncq', à ceste heure
Au besoin m'aidera), toy la noire demeure
De l'Averne profonde, et vons les hautains Cieux,
Ensemble appelleroy d'un cri tout furieux.
Là, si oncques jamais, ô lumiere nocturne,
Là je t'invoqueroy sous l'horreur taciturne,
Et toute eschevelée, et ayant les pieds nus,
Par les travers secrets des bois les plus feuillus,
Je courroy grommellant, et appellant sans cesse
De suite tes trois noms: tu m'oïrras, ma Deesee,
Et de mes cris ouys signe me donneras.
Quand soudain en parler ta clarté changeras.
Ainsi ce don cruel je charmeroy de sorte
Que quiconque premier dessus son chef le porte
Sera soudain bruslé, et qui s'approchera
Pour luy donner secours encore bruslera:
Plus on y jettera son element contraire,
Plus il s'enflammera. De ma belle adversaire
Je seroy donc vangée. Allons, Medée, allons,
Importunons le Ciel, tout l'Enfer appellons.
Et vous, enfans mal-nez, la couronne mortelle
De ma part porterez à l'espouse nouvelle.

LE CHEUR

Quand la regrettable Equité,
Ce monde ingrat ayant quitté,
En la sainte montaigne
La dernière des Dieux vola,
Avecques elle s'en alla
La Sagesse compaigne.

Depuis (comme malgré la Nuit
Du vice aveuglant, qui nous suit,
L'esprit suivant son esme
Luy beau, cherche ce qui est beau)
Luy ont employé leur cerveau
A chercher elle-mesme.

Mais ne pouvant plus trouver rien,
En ce bas estre, d'un tel bien
Qu'une ombre menteresse,
Chacun s'est fait à son plaisir,
Comme l'a mené son desir,
Une propre sagesse.

Or cestuy-là sus le soucy,
Sus la Liberté cestuy-cy,
La Sagesse aura mise:
Quelcun pour bien dissimuler,
Quelque autre pour amonceler
Les biens que chascun prise.

Avecque ceux s'arangerà
Que sages l'on estimera;
Mais, si de la prudence
Il nous reste encor quelque peu,
Tout à toy je l'estime deu,
O sage deffiance.

Heureux qui t'a sceu embrasser,
Et que tu as daigné dresser
Soubs ta seure conduite:
Il n'a veu sus son chef muni
Tomber de son traistre ennemi
La tempeste despitte.

Mais qui, sans la guide de toy,
Trop simple et peu songneux de soy,
A bien eu esperance
De pouvoir trouver ici bas
La foy, qui ores n'y est pas,
A trouvé repentance.

Sans toy le guerrier paresseux,
S'assommant au soir, ocieux,
Avant que l'avoit veue,
Sent bien souvent de l'ennemi
Dedans son gosier endormi
Entrer l'arme pointue.

Sans toy, par l'infame poison,
Dans quelque envieuse maison
Méslée au doux breuvage,
Souvent voit devenir plus cours,
Qu'il n'estoit ordonné, ses jours,
Le banqueteur peu sage.

Mais avecq' toy le fin guerrier,
De l'espion avanturier
Trompe l'attente vaine:
Mais avecque toy, l'hoste seur,
De l'execrable bouconneur
Rompt l'emprise mal-saine.

Si le peu caut Epiméthé
Couvert de ton aile eust esté,
Quand l'infelte Pandore
Enfarcina ce monde bas
Des pestes, qui jusqu'au trespas
Nous aguettent encore,

La fievre, au maintien tremblotant,
N'iroit point ainsi dementant
Du jeune homme malade
L'age abandonnant sa vigueur,
D'un gris cheveu, d'une maigreure,
Et d'une couleur fade.

La tarde goute ne feroit
Qu'en un foyer s'assoupiroit
La force abatardie
Du soldat, dont l'horrible bras
Seul eust peu foudroyer là bas
Mainte presse ennemie.

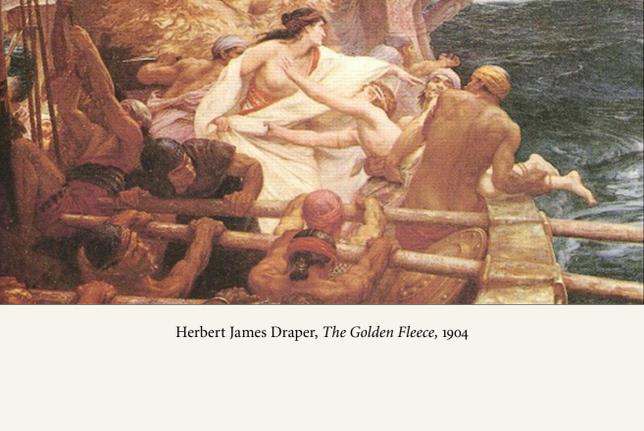
Trop constante alors tu suivis
Prométhé du plus sage avis,
De qui ne valut guere
Vers toy, de son frere aller voir,
Ny vers luy, de te recevoir,
L'importune priere.

Il eust donc fiance au maintien
Du Tu-ARGE Cillienien
Par qui la Tout-donnée
Des Dieux, pour nous donner tout mal
Soubs un visage liberal,
Luy estoit amenée.

Quelle simplesse de pouvoir,
Quelle folie de vouloir
Croire en la sainte mine
Des hommes, qui jamois au front
Ne vont escrivant ce qu'ils ont
Caché dans la poitrine!

Mais par sus tous est esventé,
Mais par sus tous a merité
Qu'on l'escrive au long rolle
Des sots, qui de son malveillant
Peut accepter le faux-semblant
Et la Grecque parolle.

Fille à Creon, si tu m'en croy,
Le don, bien que beau, ne reçoys
De la main ennemie,
De crainte que ne soit caché
Le serpent de venin taché
Dessous l'herbe fleurie.



Herbert James Draper, *The Golden Fleece*, 1904.

Acte V

LE MESSEGER

Mon Dieu, tout est perdu !

LE CHEUR

Qu'à cest homme esperdu ?

LE MESSEGER

Un nouveau feu charmé cruellement devore,
Ains a ja devoré Glauque, et son pere encore,
Avecq' tout leur palais.

LE CHEUR

Quel feu ? mon Dieu ! comment ?

LE MESSEGER

Je vous le conteroy ; mais que, premierement,
Mes esprits esgarez par la froyeur soudaine
Revenans dedans moy, j'aye reprise alaine.

LE CHEUR

Bien a due t'espouvanter
De voir un cas si hideux,
Veu que le seul raconter
Nous dresse ja les cheveux.

LE MESSEGER

Or sçachez doncq' que desja la journée
Proche advenoit, qu'on avoit ordonnée
A la Colchide, afin de s'enfuir,
Lors que voicy ses deux enfans venir
Devers la fille à Creon, pour luy faire
Le riche don de la part de leur mere.
Ne sçay comment, alors que contre nous
Le destin tache exercer son courroux,
Quelque Daimon tousjours nous admoneste
Taisiblement de la proche tempeste.
Comme si Glauque eust cogné que mortelle
Luy eust esté ceste couronne belle,
Ell' la refuse, et, se tournant, monstroit
Assez combien tel don peu luy plaisoit :
Enfin, Jason : « Ostez, dit-il, m'amie,
Tous ces desdains, et ne soyez marrie
Si tous ceux là qui de moy sont chers,
Je veux de vous estre aussi favoris.
Recevez doncq' ce don que vous veult faire
La mienne race, et envers vostre pere
Faictes pour eux, pour les recompenser,
Que hors d'icy ne les vueille chasser. »
De son espoux les propos l'ont esmeue,
Et retournant sa plus amiable veue
Vers les enfans, plus gracieusement
Les recueillit, tant que non seulement
Elle receut ce beau don, mais encore
Aussi soudain son chef blond en decore.
Tantost apres, mignardée au regard
D'un miroër, par maint geste mignard,
Pompante ainsi d'une honteuse gloire,
Par le palais, traçoit ses pas d'ivoire,
Se promenant, et or' d'un petit clin
Jettoit ses yeux dessus son col marbrin,
Or' regardoit de son gentil corsage,
Pour façonner ses pas, l'ombre volage.
Mais, hé, mon Dieu ! que tout ce beau deduit
Un cas hideux, un cas horrible ensuit :
Car tout soudain, tout soudain la pauvre,
Changeant couleur et devenant muette,
Tremblant la teste et regrinssant les dents,
Deçà, delà, tourne ses yeux ardans,
Et puis menant contre soi-mesme guerre,
Tout roidement se lança contre terre.
Alors un feu dans son chef commença
A s'alumer, qui guere ne cessa
Qu'en tout le corps sa flamme eust espandue.
Dieu sçait combien alors fut esperdue
Toute la court : l'un pour l'aider taschoit
S'en approcher et la toucher n'osoit,
L'autre crioit, l'autre jettoit des larmes,
L'autre courroit annoncer ces alarmes
Au pauvre Roy, qui soudain a couru
Devers le lieu ; comme tout esperdu
Il l'aperceut, meü d'amour paternelle,
Pour l'embrasser vient se lancer sur elle,
Blasant les Dieux, qui le privoient ainsi
Sur ses vieux ans de son plus cher soucy,
Et, detestant une mort si cruelle,
Mourir pourtant desiroit avecque elle.
Le seul guerdon qu'a sa pitié receu,
C'est le trespas, car lors qu'il a voulu
Lever de là son corps d'aage debile,
Il l'a senty à la chair de sa fille
Estre attaché d'un gluau mal-heureux,
Par la vigueur du feu contagieux.
Ainsi tous deux, en une mesme flamme
Se debatan, ils ont rendu leur ame.
Mais non content encore, s'esprenant
Plus fort, ce feu est allé forcenant
Par tous les lieux du grand palais, en sorte
Que ce n'est plus rien qu'une cendre morte
De ce qui fut naguere un Roy Creon,
Glauque sa fille et toute sa maison.

LE CHEUR

Vrayment fille mal-heureuse,
Et pere plus mal-heureux,
Bien la fortune envieuse
S'est moquée de vous deux,

LA NOURRICE

Fuy-t'en d'icy, fuy-t'en, ma nourriture chere,
Fuy-t'en, mais vistement ; Glauque et le Roy son pere
Et le palais royal sont desja tout en feu,
Pour le mortel present que de toy ils ont eu.

MEDÉE

Quoy fuir ? quand desja en fuite je seroye,
Pour voir de si beaux yeux encor je reviendroye.
Ils sont doncques bruslez ! ô desirez propos !
J'auroy doresnavant en mon esprit repos.
On ne dira jamais, courageuse Medée,
Que sans te revanger un meschant t'ait blessée
Que reste-il plus, sinon que massacrer les filz
Qu'avecq' ce desloyal mal-heureuse je fis ?

LA NOURRICE

Dieux immortels ! avez-vous donc enuie
De mettre à mort ceux qui par vous ont vie ?

MEDÉE

Ils mourront, ils mourront : tout cœur est trop cotiart.
Vray est qu'ils sont mes filz, mais Jason y a part.
Jupiter, qu'est cecy ? quels flambeaux noirs m'estonnent ?
Quelles rages d'Enfer de si pres me talonnent ?
Quels feux et quels fleaux ? quelle bande de nuit
Ainsi de toutes parts siflante me circuit ?
Quel serpent est icy ? quelle horrible Megere ?
Quelle ombre desmembrée ? hà, hà, hà, c'est mon frere.
Je le voy, je l'entens, il veut prendre vengeance
De moy, cruelle sœur, il veut punir l'outrance
Que je lui fis à tort ; il est ores recors
Que trop bourrellement je demembroy son corps.
Non, non, mon frere, non : voicy ta recompense.
Jason traistre me fist te faire ceste offense,
Voicy, voicy ses filz. Renvoye les furies,
Renvoye ces flambeaux, sans que tu m'injuries ;
La main qui te meurtrit mesme te vangera ;
Pour mon frere tué, mon filz tué sera.
Tien doncq' frere, voicy pour apaiser ton ire,
Je t'offre corps pour corps : je n'en vay l'un occire.
J'ay ouy quelque bruit, on nous veut courir sus,
Nourrice, pren ce corps, allons, fuyons lassus
Au plus hault du logis. Que te servent ces larmes ?

JASON

Sus, sus, apres, amis, sus chascun coure aux armes !
Allons, qu'on mette bas promptement la maison
Et qu'on vange l'injure et l'enorme poison.

MEDÉE

Tous tes propos sont vains, tu ne me sçaurois nuire,
Car Phebe mon ayeul me garde de ton ire.
Menace donc ton saoul, quand voudroy m'en aller,
Le chariot aélé me guidera par l'aër.
Tien, voilà un des filz.

JASON

L'autre au moins me demeure,
Ou je meure avecq' luy !

MEDÉE

Sans toy je veux qu'il meure.

JASON

Qu'il vive ! je te pri' par celuy mesme flanc
Qui le porta.

MEDÉE

Non, non, il mourra : c'est ton sang !

JASON

Helas ! moy mal-heureux ! mal-heureuse ma vie !
Ô Dieux ! que vous avez dessus mon bien envie !
Qu'ay-je doncques forfait ? quel est mon si grand tort ?

MEDÉE

Tien, voilà l'autre filz ; or' l'un et l'autre est mort.
Encore vivras-tu, mais proche est la journée
Qu'es ruines d'Argon t'attent ta destinée.
Tandis mon chariot en l'aër m'emportera,
Et en ce triste espoir ton esprit languira,
Pauvre, seul, sans enfans, sans beau-pere et sans femme.
Qui aura desormais de faux amant le blasme,
A l'exemple de toy se garde du danger
Par qui j'appren mon sexe à se pouvoir vanger !

FIN



Anselm Feuerbach (1829-1880), *Medea* (1870).

La Médée

de Jean Bastier de la Péruse (1529-1554)
a été rendu publique en 1555

ISBN : 978-2-89668-141-9
© Vertiges éditeur, 2009
— 0142 —

